

Les Halles d'Ypres en 1916.

Les bonnes heures de mon dernier congé, je n'y pense plus; elles me font d'un rêve délicieux, dont ce combat acharné m'a tiré brutalement, et me rappelant l'inexorable réalité.

Et je ne demande qu'à recommencer, Marraine, tant est fort l'attrait du danger... Quels êtres curieux nous sommes!

Ce que je ne devrais pas vous dire, c'est que j'ai décroché à haut la Croix de guerre; ce n'est pas officiel, je suis seulement proposé, et l'on jugera peut-être en haut lieu que j'ai passé trop peu de temps au front pour la mériter; mais je vous l'avoue, je serais fier de l'avoir, après quatre mois seulement de présence au front et sans avoir été blessé. Je suis gosse



La retraite des Allemands en Flandre.

à mes heures, n'est-ce pas? Et même en tout temps, mais je n'ai que vingt ans, et je trouverais vraiment malheureux d'être blasé à cet âge. J'aime mieux croire encore à l'honneur, à la gloire et à toutes ses sublimes illusions.

20 novembre. -- Sur la place d'exercice de Vinckem, devant l'hôpital, des détachements des 5e et 7e brigades, avec du génie, se sont massés en U. Des chefs sont là, en grande tenue: Dr... commandant la 2e D. A., avec son petit nez crochu; le colonel Bu..., un vieux militaire, qui, hier, à la répétition, tonnait à deux cents mètres contre un peloton en désordre; un colonel du génie, des majors, des commandants; tout ce monde est nerveux, soucieux de l'alignement des ports d'armes...

On attend le Roi.

Des gendarmes arrivent au galop; les clairons sonnent, des commandements retentissent. Voici le Roi.

Il arrive à cheval, simplement habillé, et passe en revue les troupes qui, immobiles présentent l'arme.

Sa grande figure calme domine les rangs; ses traits sont moins jeunes que ne le disent les photographies, et une tristesse infinie se reflète dans ses yeux.

Il passe, la main au casque, regardant vaguement ces hommes qui se battent pour le symbole qu'il représente.

Et le vent de novembre souffle sur les Flandres, tordant les arbres vers le clocher trapu de Wulveringhem au loin.

«Les décorés.» Nous sommes groupés en un peloton et l'on nous amène au milieu de la plaine, sur un rang en forme d'U. Le Roi s'approche, suivi de Dr...

«Officiers, sous-officiers, soldats...» Sa voix est lente et grave. Il sent ce qu'il est. «Je vous félicite chaleureusement.»

Nous sommes immobiles au garde-à-vous, le cœur inondé de fierté.

...Vos hauts faits... Livre d'or de l'armée belge. Cités comme exemple aux générations à venir...»

«Et voilà» dit-il simplement à Dr... lorsqu'il a ter-

miné, «tout est prêt pour la remise des décorations».

Le Roi s'approche du premier homme du rang, un lieutenant, lui serre la main, et lui épingle l'Ordre de la Couronne en le félicitant, tandis que le général, à côté de lui, très affairé, lui explique en détail ce qu'a fait le décoré.

Je suis le dix ou le douzième de la série; tout doucement, le groupe s'approche de moi... Les voilà à Marée, mon voisin. Les voici. Je présente l'arme et, tandis que Dr...marmotte des lambeaux de la citation, le Roi m'accroche sur la poitrine la Croix de guerre. - Vous êtes volontaire de Guerre? --- Oui Sire. --- Ah! très bien, très courageux, je vous félicite.

Dr... continue: «Il a tué l'observateur ennemi de la Minoterie.» Et le Roi, me toisant avec un bon sourire: «Il ne fait pas bon tomber sous une pareille poigne», dit-il.

Je dépose l'arme. C'est fini: Je possède la croix de Guerre.

La Minoterie resta donc au pouvoir de l'ennemi, celui-ci continuera encore pendant une année à tirer sur nos tranchées.

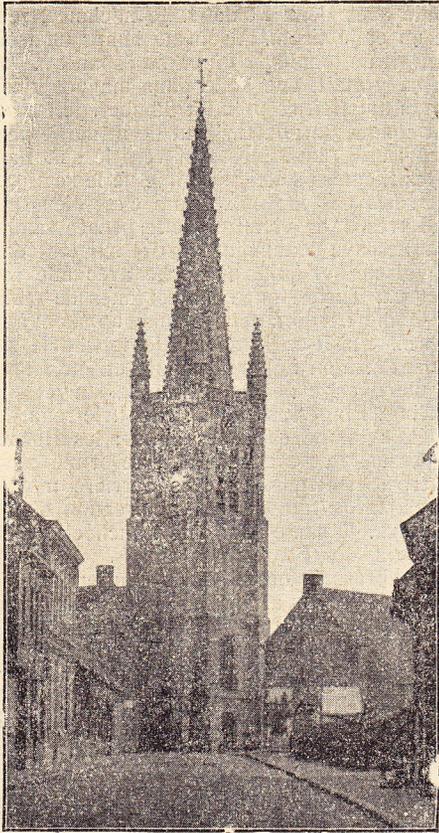
Mais le récit nous montre le courage qui animait nos troupes.

Quelle chance de pouvoir passer à l'offensive pour apporter finalement la délivrance. On craignait tant l'hiver.

* * *

Nous disions plus haut que nos hommes étaient aussi maître de la rive ouest du lac Blankaert, entre Woumen et Merkem, en temps de paix un paradis pour gibier d'eaux et poissons, pour chasseurs et pêcheurs. Mais maintenant très étendu à cause des inondations, le lac Blankaert devint un endroit tragique. On devait y monter soigneusement la garde pour prévenir les surprises. Mais en même temps, la grande étendue d'eau devint aussi une défense pour nos lignes.

Les soldats y patrouillèrent dans des canots, une besogne dangereuse et pour montrer combien il y tomba de victimes nous citons ici l'acte d'héroïsme



L'église de Rumbeke.

d'un soldat belge de la 3e compagnie, du 3e chasseur à pied. Ceci arriva pendant les journées que nous décrivons maintenant.

Nous lisons dans le «*Courrier de l'Armée*» :

Un lac de guerre à quelques kilomètres sud de Dixmude, devant Nieuwcapelle, séparait par delà l'Yser en hiver 1917 les Allemands et un régiment de chasseurs. Ce lac s'appelle le «*Blankaert*», d'où émerge une île de quelques centaines de mètres carrés de surface, parsemée de futaies décapitées chaque jour davantage par les obus. Le colonel Termonia commandait le régiment. Nous étions à notre poste de garde quand nous parvint la nouvelle du soir, pareille à beaucoup d'autres, que d'autres soirs avaient apportées : «*L'adjudant Mercenier, un sergent et quatre hommes partent dans une heure reconnaître le lac, cette nuit...*»

Je vois encore la barque quitter la berge, les longues poignées de mains sous la lune.

Elle avançait lentement, la pauvre barque qui emportait nos camarades et leur fortune.

Elle luttait contre les roseaux et les hautes herbes du bord...

Puis son ombre s'estompa...

Et quand la réverbération sur le lac s'éteignit, le cœur se serra, les yeux fixés sur l'horizon où elle avait disparu... ceux qui avaient la foi prièrent...

Deux minutes..., dix minutes..., je ne sais, se passèrent, quand deux mitrailleuses allemandes crépitaient. Les grenades des nôtres répondaient.

Instant tragique, angoissant, où l'on sait, où l'on entend que des frères se battent, où le cœur vole vers eux et où le corps figé sur place s'arrête devant la rigueur de la consigne, au bord d'une eau inaccessible.

Un quart d'heure..., une demi-heure...

Une barque enfin émerge à l'horizon... Elle semble

flotter comme un îlot en dérive. Mon Dieu, il n'y a plus de rames !

Un bras coiffé d'un casque bat l'eau. L'autre bras est tombé avec la rame qu'il tenait.

Dans la barque, tous les compagnons tués par les Allemands dorment de leur dernier sommeil.

Agonisant, l'adjudant râle, la poitrine transpercée. A côté de lui, seul conscient, un brave homme sur l'eau, à un ennemi dix fois plus nombreux qui lui crie de se rendre, répond, superbe par un «*jamais*» qui s'imprègne dans les flots... Et il nous revient amputé, battant l'eau sous la mitraille. Il nous revient, le brave, criblé de balles, perdant tout son sang, échappant à la mort par miracle. Mais demi-mort, il revient libre, et il ramène ses morts !

Sur le lac Blankaert beaucoup de jeunes soldats perdirent la vie,

Un de ces raids est une image de beaucoup d'autres qui ne se terminèrent heureusement pas tous d'une façon si tragique.

L'infanterie était donc à nouveau rentrée dans les tranchées sur tout le front des Flandres.

L'état des positions apparaît par le récit d'un journal de soldat qui nous décrit une relève à Drie-Grachten.

Les soldats occupèrent les postes avancés.

Ils devaient emporter la terre pour faire un parapet. Voyons ce que nous raconte l'un d'eux :

De l'autre côté de la barricade, vers la droite, il s'agit d'atteindre le poste extrême : la Nacelle. Le trajet est plus dur encore et l'eau plus profonde ; de la berge, il ne reste presque rien ; le parapet s'est effondré, il faut franchir ce calvaire sous la protection illusoire de fascines. La situation y est si étrange, que chaque carabinier transporte sur le havre-sac, dans la nuque, un sac de terre qu'il a prise derrière la barricade : puisqu'il n'y a plus de terre, il faut bien qu'on en apporte... Et chaque soir, chaque relève apportant sa charge, le parapet peu à peu émerge, la protection renaît, malgré l'eau traîtresse, malgré le Boche qui guette en face à 10 mètres. Car depuis quelques jours sournoisement, l'ennemi a poussé le long de la rive une tranchée parallèle à nos lignes. Il a de la terre lui... Sa berge nous domine un peu... et ce soir, mis en éveil par les bruits qu'il a entendus, il occupe cette position redoutable...

Pendant cette offensive la position de Drie Grachten» avait été conquise par les Français.

Les Belges les relevèrent de cette position.

A ce point très dangereux, beaucoup de soldats périrent. Nous lisons dans le journal susdit que quatre camarades avaient été blessés dans leur poste.

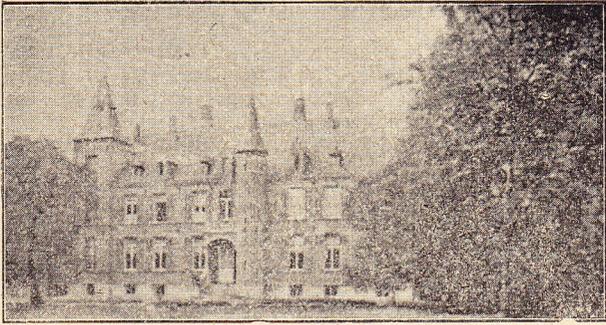
Des patrouilleurs-mitrailleurs résolurent d'aller les rechercher. Ils partent dans l'obscurité. Et nous lisons :

«*Du parapet, une ombre, un bloc de boue se détache soudain : «*Qui vive!*» et l'éclair d'une baïonnette. «*Mitrailleurs.*» «*Passez, mais ils ne vous attendent plus.*» «*Partis?*» «*Un obus... tous les quatre... ils sont encore là.*»*

Toujours la mort ! On s'arrête enfin devant le funèbre abri. «*Voyons*», dit l'officier au sergent. Celui-ci de sa lampe de poche lance un jet de lumière, mais avant que l'officier ait eu le temps d'avancer la tête, tout est rentré dans l'ombre.

«*Mon lieutenant! C'est affreux!... Un bras! J'ai vu un bras...*»

Hélas! Ils reposeront à jamais dans l'humble abri où le même obus les a frappés et a mélangé leurs restes ; leur fraternité d'armes est scellée dans cette horrible communion de la mort. Peu de temps après, la mitrailleuse est en batterie dans son nouvel abri, à quelques pas de la tombe fraîchement comblée. Demain une pauvre croix de bois portera quatre nouveaux noms... Quatre nouveaux morts pour la patrie».



Le château de Langemarck en 1914.

Combien de cas semblables pourrions-nous citer et décrire ce que nos soldats eurent à endurer dans les tranchées.

Les aviateurs avaient prêté un puissant concours pendant l'offensive.

Et combien d'aventures ne leur arriva-t-il pas?

Quels raids audacieux.

Citons un seul fait dans leur vie mouvementée.

Une aventure en plein air, à 3,000 mètres d'altitude, et dont le héros fut un de nos admirables pilotes, un de ces chevaliers de l'air qui nettoyaient le ciel des «croix noires».

Avant d'être aviateur, il fut «piotte» simple «jas», remplisseur de «Vaderlanders» à l'Yser. Là au front, dans les tranchées, parmi nos héroïques troupiers, toujours il avait eu une haute conception de son devoir.

Il passa à l'aviation. Son entrain et son bravoure, ainsi que sa bonne camaraderie, le firent aimer des pilotes et des mécanos.

Un jour, l'escadrille à «l'étoile filante» étaient partie en patrouille de bonne heure. C'était pendant la glorieuse offensive des Flandres. Les mécanos, devant les hangars, guettaient le retour de leurs «maîtres». Là, où un profane de l'aviation n'aurait vu qu'un point à l'horizon, leurs yeux exercés reconnaissaient leur «Spad».

Aujourd'hui encore quelqu'un manquait à l'appel. Inquiets, ils essayèrent de deviner.

Après l'atterrissage des avions rentrés, les mécanos se pressèrent autour du «chef de flight». — «Il est mort», dit simplement celui-ci. «En voulant me dégager de deux Boches qui me «sonnaient», un troisième l'attaqua à l'improviste et le descendit. Il s'est écrasé en flammes sur le sol. Ce fut un héros!»

Des larmes mouillèrent les yeux de mécanos.

«Brave garçon», murmuraient les vieux.

«Il fut un bon camarade», dirent les jeunes.

Ce jour-là, tout fut triste à l'escadrille: pas de chants dans les hangars, il sembla à tous que les moteurs ne ronflaient plus leurs joyeux accords guerriers, mais qu'ils bourdonnaient lugubrement.

Le soir vint et sur les cantonnements un silence mystérieux plana.

Le lendemain, à la pointe du jour, la vie active reprit son cours.

Quelqu'un pousse un cri de surprise: «Est-il Dieu possible!... Lui!...» Oui, c'était bien lui, qui s'avancait là-bas, en souriant, en faisant tourner joyeusement sa canne.

«Bonjour les gars», cria-t-il aux mécanos.

«Vous me croyiez mort?» et il ria de ses dents blanches, gai et content.

Puis ce furent des poignées de mains cordiales; on l'entoura, on le pressa de questions.

— Comment avez-vous échappé? Le commandant vous a vu tomber en flammes.

— Ecoutez, les amis, je vais vous raconter. Et il conta sa terrible aventure en toute simplicité, par petites phrases saccadées:

«Nous faisons la patrouille, à 3000 mètres, aux environs de Gand. Tout à coup, je vois le commandant en bataille avec deux Fokkers. Je m'élançai, je pique derrière un et je tire!... Au même temps un troisième Boche surgit de je ne sais où et me «sonne»...

«Raf, ça y était, une balle dans ma nourrice d'essence; mon appareil se prend à flamber. Je me croyais déjà rôti comme un poulet. Tout de même je ne perds pas la carte. Je pique plus fort vers le sol. Par miracle les flammes s'éteignirent, je ne le sais. J'essaye de redresser... pas moyen... Alors c'est bien la fin!... et cela si près de la victoire. Cette pensée ranime ma volonté... J'essaye néanmoins, je tire sur les commandes! Je vois le sol qui s'approche avec une rapidité vertigineuse... Encore quelques centaines de mètres et ce sera la mort. Alors tout d'un coup mon appareil se redresse... Serait-ce le salut? Je touche le sol, un choc violent!... Mon appareil capote et entre en flammes. Je me dégage de ma ceinture... sauvé! Ah, oui sauvé... Ping! Ping! des balles sifflent. Je regarde tout ébahi. J'étais tombé entre les lignes; les Boches me tiraient dessus. Je me couche à terre et me dissimule dans l'herbe. J'entends des cris derrière moi: «Par ici l'aviateur!» Je rampe dans la direction d'où viennent les voix... Je saute dans une tranchée!... C'étaient des chasseurs, des Belges, des amis!

«Je les embrassai, fou de joie et heureux que j'étais. Le soir venu, je les ai quittés; j'ai dormi dans un petit village libéré et me voilà de retour chez mes copains.»

Et il riait, comme s'il revenait d'un joyeux pique-nique.

Le même jour, à 2 heures, il retournait à la chasse du Boche.

L'offensive de 1917 échoua donc.

Cela provoqua un découragement profond sur le front belge aussi. On aurait donc un nouvel hiver à passer. Heureusement qu'en août 1917 on avait commencé à construire des baraquements pour nos soldats qui jusqu'alors avaient dû loger dans des granges, des greniers et dans des fermes en ruines, exposés à la pluie et aux vents, où on ne pouvait faire ni feux, ni lumière et où on devait se coucher bien tôt pour ne pas s'ennuyer mortellement.

Des cantines existaient bien par ci par là, et des salles de lecture, mais le plus souvent elles se trou-



La famille royale assiste à un match de football.



Le transport des vivres vers les tranchées. L'homme à la soupe chaude

vaient trop éloignées, et puis il y avait si peu de place. On se souvint encore de l'hiver de 1917 qui avait été particulièrement rude alors que les provisions de charbons n'avaient pas suffi aux grands besoins

De sombres journées étaient donc en perspective; d'autant plus que les nouvelles de la Russie et de l'Italie étaient plutôt décourageantes.

AVEC NOS TROUPES PENDANT L'OFFENSIVE

Entretemps le général De Ceuninck était devenu ministre de la guerre. Il introduisait beaucoup de réformes et transporta le ministère sur le front. On renforça encore notre armée.

Comme nous le disions plus haut ce fut un temps très dur pour nos soldats. Le front et la zone avoisinant devint de plus en plus inhospitalière.

Ainsi, l'ennemi bombardait très souvent violemment Furnes de sorte que le bataillon du chemin de fer dut poser un second pont sur le canal de Nieuport, afin de permettre au transport de contourner la ville.

Citons encore quelques exemples de la vie de nos soldats près du front des faits qui étaient certainement en relation avec l'offensive que nous avons décrite.

Il était en effet, indispensable de tenir l'ennemi en haleine dans notre secteur, afin de l'empêcher de prélever de ses troupes de notre front pour renforcer les

secteurs attaqués.

Ce fut, entre autre, le cas, lorsque les troupes du général Antoine durent essayer de reprendre la forêt d'Houthulst.

Nos soldats prêtèrent non seulement leur concours direct en attaquant Merkem-Vijfhuizen, mais lorsqu'ils livrèrent encore des combats locaux.

Mais de leur côté les Allemands restèrent aussi sur leur garde, car ils craignirent aussi des attaques de la part des Belges.

Ils s'ensuivit des déplacements, des inquiétudes, des bombardements et des escarmouches.

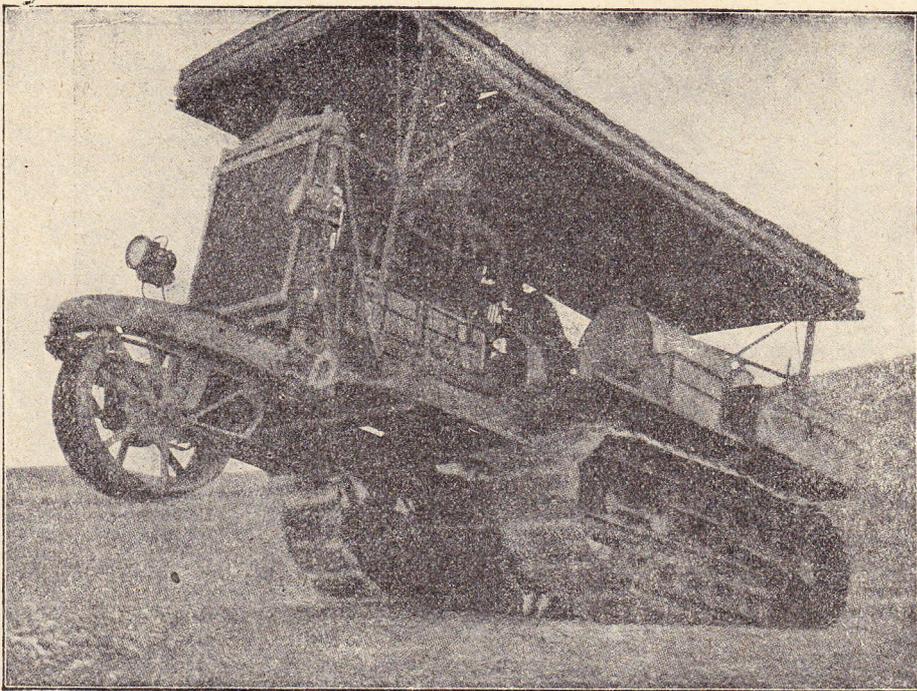
Les communiqués qui ne faisaient connaître que les faits saillants n'en parlèrent même pas, mais pour nous il est intéressant de consigner ces choses.

On renforça nos divisions dans les tranchées, on tint les réserves près du front, on prit soin qu'il y eût des munitions en abondance et que les blessés fussent rapidement transportés vers l'arrière.

Esquissons une aventure près du front: quelques cas donneront une idée de l'ensemble.

15 octobre 1917.

Le secteur de Dixmude est soumis à un bombardement infernal. De l'aube à 3 heures de l'après-midi, les obus et les bombes pleuvent dru. La raison? Les Boches attaqués par les Français du général Antoine en direction de la forêt d'Houthulst, craignent une poussée belge à Dixmude. Le 6e et le 16e de ligne gardent les tranchées à effectifs renforcés. Tous les mitrailleurs sont à leurs postes, battants de leurs tirs indirects et sans discontinuer toutes les issues de la ville au pouvoir des Allemands.



Un lourd tracteur automobile destiné à se mouvoir en terrain accidenté

On tire sur la Grand'Place, la tranchée du cimetière, la tranchée 16, sur le château de la borne 19 et sur les passerelles qui descendent de Zarren.

Dans les abris de la tête de pont nord, une section de la 12e compagnie de mitrailleuses veille et tire sous la conduite du caporal Luyckx, un petit «ketje» bruxellois. Les soldats qui l'entourent et qui l'admirent sont des hommes d'élite. J'ai malheureusement oublié les noms de tous ces braves et n'ai retenu que celui de leur chef, — injustice courante sur le champ de bataille, dont je m'excuse.

Le caporal Luyckx, devenu un mécanicien émérite (c'est d'ailleurs la première condition requise pour être bon mitrailleur), manie et soigne ses pièces comme une maman soignerait ses enfants terribles. Aujourd'hui, jour de grand bombardement, il tire et tire à «gueule de mitrailleuses» — que veux-tu, sur les objectifs que son commandant lui a désignés et d'après les données d'un tableau de tir où il y a des formules un peu difficiles pour un petit «ketje» et de beaux dessins d'angles.

Le château de la borne 19 encaisse les pruneaux de la première pièce; la tranchée ennemie du cimetière encaisse ceux de la seconde machine. Et ces tirs en rafales pressées vous font un vacarme qui doit rudement énerver les «camarades» d'en face. Aussi la tête de pont est-elle l'objet de la riposte rageuse des canons adverses. Bombes et obus ne cessent de pleuvoir. Leurs éclatements déchirent l'air avec grand fracas.

Tout à coup un craquement sinistre enveloppe le caporal Luyckx et ses deux pièces. Silence sur le château de la borne 19... Le vaillant mitrailleur a disparu dans le cratère. Mais lorsque la fumée se dissipe, déjà le caporal Luyckx ressuscite. Il sort indemne de son tombeau en secouant la boue et les débris qui le recouvrent et en pressant dans ses bras sa brave «Mimie Maxim. Il a tôt fait de remettre sa mitrailleuse en état et de l'assujettir sur le parapet branlant. Il n'y a plus de barquette, plus de beau tableau de tir, donc impossibilité de faire du tir indirect.

Qu'à cela ne tienne! Les voisins d'au delà de l'Yser, les sales Boches, auront du tir direct: tic, tic et tac!

En veux-tu, Boche, en voici des pruneaux en ligne droite. Crois-tu qu'ils ne sont pas meilleurs?

Le Lieutenant Van der Cammen qui commande la tête de pont a assisté à la scène.

Il est émerveillé d'une telle présence d'esprit et de tant de courage tranquille affirmé dans l'enfer de cette tête de pont, soumise à un bombardement à outrance.

Il félicite le brave et ose lui réclamer l'exécution d'une besogne plus héroïque encore.

— Caporal Luyckx, dit-il, je suis sans communication avec les tranchées de la digue, je n'ai plus de nouvelles de mon capitaine depuis deux heures, aucun de mes soldats ne parvient à traverser la barrière de feu qui se dresse autour de nous. Comme tu es un brave, il s'agirait de porter un message à mon capitaine. Saurais-tu y arriver?

— J'irai, dit Luyckx, et de plus je réparerai le fil de votre téléphone.

Sans se presser, tout à l'aise, indifférent à la pluie d'obus qui s'abat sans relâche et fait trembler le sol et voler en éclats les passerelles, Luyckx part pour la digue sous les regards effrayés des occupants de la tête de pont.

Luyckx entre dans la fournaise où le barrage est le plus serré; Luyckx suit les tranchées de la première ligne particulièrement visées; Luyckx approche de l'abri du capitaine, but de tous les tirs à bombes.

Il expose avec calme la situation au capitaine: «Tête de pont bombardée, quelques blessés, rien de particulier. Aucun Boche n'approchera, parce que les mitrailleuses marchent et fauchent à souhait. Luyckx sort porteur d'un message de réponse, saisit le bout du fil téléphonique qui doit réunir les deux téléphones, celui du capitaine et celui du lieutenant Van der Cammen. Sans se soucier des éclats de bombes et d'obus qui lui sifflent aux oreilles, il noue et noue sans se presser les bouts de fils cassés. Et il songe à sa mitrailleuse qui ne tire plus. Il a hâte de finir sa besogne de téléphoniste.

— Allô! Allô! ici tête de ... (chiffre secret).

— Le téléphone marche, mon lieutenant, au revoir, je retourne à mon poste; j'ai hâte de retrouver ma fidèle «Mimie».

Fidèle et courageux, le caporal Luyckx porte sur sa poitrine la Croix de guerre, la croix des braves, et il est l'objet d'une belle citation à l'ordre du régiment.



Un appareil allemand descendu par les Anglais

Chose étonnante aussi, c'est qu'il avait 99 pour cent de pareils gaillards à la 12e compagnie de mitrailleurs.» (1)

La meunerie ou «Minoterie» était toujours un point noir pour notre front.

Voici le récit d'une attaque de la Minoterie, qui nous montre que nos soldats faisaient preuve non seulement de courage mais aussi d'amour fraternel.

Le fait se présente à l'occasion de ce qu'on appelle «sonder le front» pour tâcher de puiser des renseignements.

Les patrouilleurs de régiment, et de bataillon, n'avaient guère de repos.

Tous les soirs ils passèrent l'Yser.

Le 6me de ligne se trouvait dans les tranchées devant Dixmude.

Un détachement du régiment attaqua la légendaire et redoutable Minoterie dont les sinistres lucarnes surveillaient le glacis tenu par nos troupes.

La tâche de l'organisation et du contrôle du raid échut au major A. E. M. Cresens; la protection, à la 9e compagnie commandée par le capitaine Collard; et l'honneur de la conduite du détachement chargé de faire irruption dans l'ouvrage fameux, au sous-lieutenant Bauduin, chef des patrouilleurs régimentaires.

Pour avoir une compréhension claire de la marche de l'opération et en saisir tantôt le déroulement tragique, rien de mieux que la lecture des mesures de détail ordonnées par le directeur du raid.

1° Entre chien et loup, à l'heure qui sera fixée au dernier moment, en se basant sur le degré de clarté du jour, une passerelle sera lancée sur l'Yser par les soins du capitaine du génie Badoux, à hauteur de la Savonnerie, devant la brèche faite dans nos parapets;

2° Un groupe de 5 hommes, patrouilleurs de régiment, passera immédiatement pour assurer la garde en tête de la passerelle;

3° Le groupe d'attaque de l'équipe de patrouil-

leurs, quatorze hommes, chargé de s'emparer de la Minoterie, suit immédiatement. Ce groupe se scinde en trois fractions. Le sous-lieutenant Bauduin, le chef, marche avec le détachement chargé d'aborder l'ouvrage de front. Il a près de lui des coureurs de liaison, un détachement de soldats du génie porteurs de 400 kilos de tonite pour la destruction éventuelle de l'abri.

Il va sans dire que le raid doit être mené à grande vitesse, afin de constituer une surprise;

4° Une barque doublera la passerelle comme moyen de passage et ira occuper silencieusement la rive ennemie;

5° Un groupe de patrouilleurs, sous les ordres du sous-lieutenant De Vylder, est chargé de protéger la retraite des assaillants, d'observer la T. 16 ennemie et d'y lancer carrément des équipes de nettoyeurs, si l'opération principale réussit;

6° Trente hommes de la 9e compagnie sont chargés sur la rive amie de la protection indirecte, d'après une répartition judicieuse que j'écourte;

7° Le docteur Soille avec 10 brancardiers est chargé des soins à donner aux blessés;

8° Tout le détachement est sous les ordres du capitaine Collard, de la 9e compagnie du 6e de ligne;

9° Les patrouilleurs sont armés de poignards, de brownings et de grenades;

10° Les gradés patrouilleurs sont munis d'une lanterne électrique;

11° Pour le ralliement, demander «Jules» et répondre «Louis»;

12° A chacun des participants, une journée des vivres de réserve, deux gourdes de café et un demi-litre de pinard;

13°, 14°, 15°. J'en passe de ces prescriptions, et des meilleures, et j'arrive à l'exécution du raid.

A la tombée du soir pendant que l'artillerie canonne avec violence la rive ennemie et prépare le chemin, le détachement se faufile lentement le long des boyaux qui, de Caeskerke, mènent aux environs des ponts du Rail et de la route de Dixmude, vis-à-vis de la Minoterie.

Le major A. E. M. Cresens a précédé les patrouilleurs et s'est enquis des derniers renseignements sur l'occupation de l'ouvrage à enlever.

Bientôt un à un, les différents groupes d'attaque se présentent mutuellement; ils se souhaitent bonne chance et, sans se le dire, se font la promesse d'un fidèle appui réciproque, coûte que coûte. A ce moment notre artillerie exécute un «tapotage» serré dans les ruines, arrière de Dixmude.

La passerelle est prête. Mais l'ennemi a vu, car sa riposte éclate tout à coup sérieuse: toutes les machines infernales de l'autre rive font un barrage intense sur le fleuve; bombes et torpilles éclatent de toutes parts; les fusées éclairantes pleuvent du ciel et illuminent les deux rives, les mitrailleuses crépitent avec rage. Déjà la grosse artillerie allemande gronde dans le lointain et l'on entend siffler les obus.

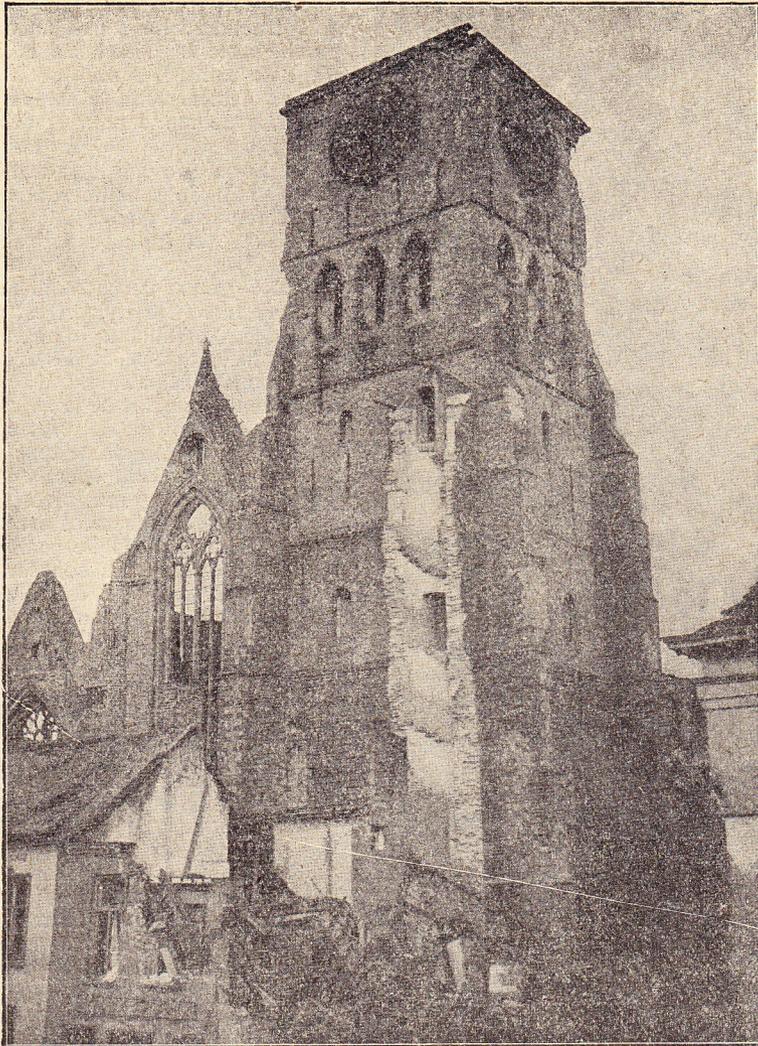
Les patrouilleurs passent quand même. Ceux de la berge amie demeurent stoïques à leurs postes de garde, pendant que les frères d'armes s'en vont.

Le capitaine Collard est au poste de combat de la digue, tous les téléphones et tous les moyens de liaison en alerte, prêts à réclamer les secours nécessaires.

Les patrouilleurs ont passé le fleuve, gravi les parapets ennemis et disparu dans le noir adverse. On attend... Quatorze hommes menés par un chef énergique s'en sont allés chez les Allemands.

Les barrages de part et d'autre redoublent d'intensité; le bruit des explosions déchire l'air avec fracas; les mitrailleuses battent les tranchées avec un entrain d'enfer; les fusées éclairantes montent et retombent par centaines. On compte les minutes. Les quatorze héros et leur vaillant chef semblent rester bien long-

(1) Courrier de l'armée.



La Tour St-Jean à Dixmude.

temps en route... Il a de l'inquiétude dans les rangs amis!

Tout à coup, quelques ombres furtives passent et s'engagent sur la passerelle; elles s'éclairent aux lueurs d'une explosion ou à la clarté des fusées lumineuses. Leur affolement fait deviner: Opération non réussie. Un premier renseignement est chuchoté: Le sous-lieutenant Bauduin, mortellement blessé, est tombé aux mains de l'ennemie... Beaucoup de participants ne reviennent pas... L'angoisse grandit... Soudain, l'on entend comme un gémissement monter de la rive ennemie et répéter ses appels de détresse: «Au secours! A l'aide!»

Une équipe de patrouilleurs commandée par le sous-lieutenant De Vylder est envoyée pour battre et fouiller le terrain.

Peu après le soldat Van der Straeten se présente, blessé et trempé jusqu'aux os. Il vient annoncer qu'il a ramené à la nage le caporal Dreysse, grièvement blessé, et en traînant tout le long de la rive jusqu'au mi-chemin d'ici à la Minoterie. N'en pouvant plus, il a dû l'abandonner à l'endroit qu'il désigne.

Ce détail rapporté et vite connu, jette l'émoi tout le long des tranchées. Un groupe de volontaires se présente et s'offre pour aller au secours de l'infortuné caporal. La nouvelle équipe de patrouilleurs s'élance à son tour sur la passerelle, malgré les coups de feu et les tirs de toute espèce qui reprennent de plus belle au passage des nouveaux assaillants. Bientôt les

sauveteurs reparassent, portant le caporal blessé et mourant.

Il manque encore de nombreux absents que l'on n'a pas retrouvés. D'autres volontaires viennent solliciter la faveur de se porter à leur secours. L'émoi est à son comble; on discute avec véhémence la possibilité d'une seconde attaque. Sont absents: Le soldat Bontinck, le caporal Lecomte, le soldat Bouwens. Le soldat Vermeulen est tué. Plus tard le caporal Dreysse et le soldat Van Renhoven mourront des suites de leurs blessures. Le raid a coûté en outre 8 blessés légèrement qui refusent de quitter les tranchées.

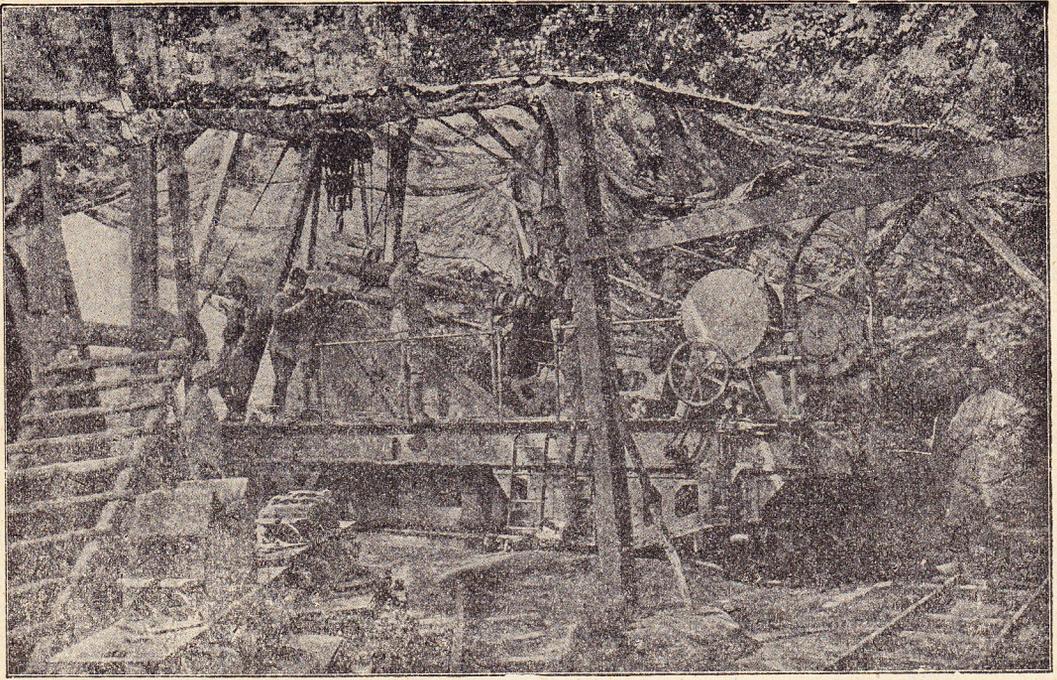
Il est 19 h. $\frac{1}{2}$. Le lieutenant de Vylder n'a rien découvert. Le major A. E.-M. Cresens est forcé de suspendre les attaques; il fait cesser le feu de barrage. Les Boches rassurés se taisent immédiatement. Un grand calme succède alors au vacarme de tantôt; les berges de l'Yser rentrent dans la nuit et bientôt l'on ne voit plus, entre les deux adversaires invisibles, que la grande coulée des eaux glauques du fleuve où se mirent les étoiles, et les premiers rayons blafards d'une grosse lune qui se lève à l'orient. (1)

Puis ce sont des attaques contre les fermes bien connues «la Violette» et «Terstille». Ces fermes se trouvaient dans le pays inondé devant Saint-Jean, entre Nieupoort et Schoorbakke.

Nous lisons dans le journal d'un soldat:

On nous annonce que cette nuit nos troupes feront une attaque contre les fermes «Violette» et «Terstille».

(1) Courrier de l'Armée.



Une pièce camouflée française de 24 cm. en position au front.

L'obscurité tombe rapidement, les chariots sont déchargés, les «piottes» passent... en silence. Parfois deux amis se rencontrent. D'un geste rapide ils se serrent la main d'une façon ferme, pleine d'espoir.

Et ils sont disparus dans la nuit: ils sont partis.

Maintenant il n'y a pas de repos, pas de sommeil.

Tout à coup une dizaine de fusées bleues montent en l'air et jettent de la clarté autour de nous. Les Boches soupçonneraient-ils quelque chose? Nous passons en silence sur l'interminable passerelle étroite. Quelques ordres brefs, quelques renseignements sont donnés aux hommes, les nôtres sont en réserve, ils restent dans la tranchée d'étai.

De toutes les passerelles des ombres s'amènent et passent devant nous, puis s'effacent dans l'obscurité. Jules, Jean et moi devons aller en avant avec une dizaine d'hommes; on doit encore porter des petits sacs dans la tranchée avancée. Le lieutenant Severin me commande de rester là bas. Il se passe un temps très long, qui me semble durer des heures! Entre-temps le bombardement qui précède l'attaque bat son plein. C'est un vacarme indescriptible de feu et de fer: il siffle, il roule, il gronde, il tonne, il éclate: le sol tremble et en est secoué! Les éclairs, le tonnerre et les craquements durent plus d'un demi-heure. On est comme aveugle et comme devenu sourd. Je me trouve toujours dans la tranchée avancée. Le lieutenant Mops du 10^{me}, va donner le signal de l'attaque. La fusillade commence à crépiter. Au commencement les Allemands ne répondent que faiblement, mais après peu de temps les mitrailleuses allemandes se mettent de la partie; leur crépitements sonne plus sûr que celui des nôtres.

Je vois éclater les shrapnells sur le fond noir du ciel; j'entends le sifflement des ballettes de plomb qui tombent, le crépitements des fusils et le tac-tac des mitrailleuses.

Le calme est brisé par la violence meurtrière des canons qui hurlent et lancent du feu comme des fournaises bouillonnantes, par le crépitements sec et le sifflement des balles, par le roulement énervant des mitrailleuses. L'obscurité est déchirée par des feux intenses qui s'élancent de la terre vers le ciel. La plaine devant nous semble en feu: la clarté rouge se reflète dans l'eau. Des clartés de fusées rayonnent dans la noirceur.

Les boules lumineuses s'élancent en sifflant et jettent une clarté intense mais peu durable sur les terres noires. Sans discontinuer les éclatements roulent sur toute la plaine. Les mitrailleuses fauchent la vie dans tous les sens, les shrapnells éclatent dans l'espace, répandant la mort à droite et à gauche, aveuglément. Mes pensées s'en vont vers l'endroit où l'attaque se déroule. Je me sens ému de pitié et la sentinelle à côté de moi efface furtivement une larme.

Les malheureux, quelle affaire! Et peut être dans quelques minutes ce sera mon tour! Le feu couvre le sol. La tension dure bien une demi-heure. Nous suivons les bruits, nous écoutons comment ils diminuent sensiblement: c'est comme une hésitation que frissonne sur les champs. Mais tout recommence de plus belle. Les obus, les shrapnells, les balles de fusils, tout siffle, éclate, crépite et crache la mort. Le sol tremble! Après quelque temps deux blessés arrivent presque en rampant: un des deux gémit doucement. Je l'appelle, je quitte la tranchée pour le conduire dans un abri situé à une centaine de mètres en arrière et l'y soigner. Les balles sifflent et tombent avec un petit coup sec dans la terre: les shrapnells éclatent au-dessus de nos têtes. Il y a du feu partout. J'ai conduit ces deux blessés dans l'abri du lieutenant Petit. Un des deux perdait beaucoup de sang, l'autre avait une phalange du médium arraché. Je les pensai tous les deux autant que je pus et les envoyai au poste de secours. Je reste dans l'abri du lieutenant Petit. Vers minuit on y place un téléphone et nous pouvons alors suivre tous les événements. Mais je vous assure qu'il faut avoir les nerfs solides pour résister à cela. Continuellement on demandait des munitions.

«Des cartouches, des cartouches, il me faut des cartouches!»

Quelque temps après :

«Je ne peux plus tenir, l'aile gauche fléchit.»

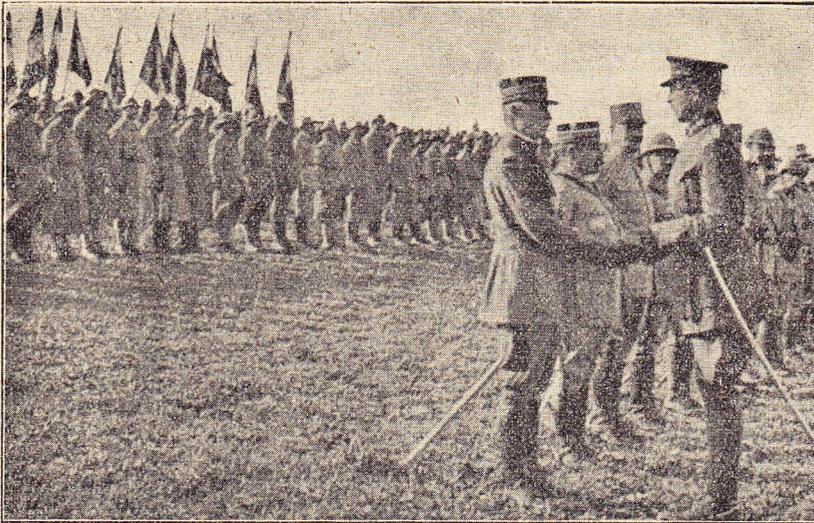
On répond :

«Tenez bien! courage! Il arrive des cartouches!»

Et nous entendons toujours les coups terribles, le crépitements et les craquements.

Deux heures du matin: on appelle au téléphone.

On nous annonce que le peloton du 10^e se retire, impossible d'avancer, il y a trop d'eau devant nous. Le peloton que j'ai rejoint se retire aussi et moi avec



Le roi Albert décore le général Fayolle, le héros de la Somme.

lui. Quelques balles perdues sifflent encore au dessus de nous. J'entends le major qui dit: «C'est à recommencer, cela nous a coûté une vingtaine d'hommes!» Je reste encore quelques moments dans la tranchée. J'étais avec quatre grands blessés; quand ceux-là sont soignés aussi et enlevés, je me rends au cantonnement par la «ferme du Chien marin».

La nuit est passée! Le jour s'annonce. Les nuages ont disparu du ciel. Le soleil se lève rouge comme du sang; ses premiers rayons glissent sur les champs où maintenant aussi plus d'un soldat se meurt tout rouge aussi de sang.»

L'Italie jusqu'à fin 1916.

En mai 1916 se livrait au front italien, la bataille du Trentin.

Les Autrichiens avaient préparé énergiquement une offensive, en fortifiant leurs positions, construisant de nouvelles routes, et concentrant beaucoup de troupes du Balcan sur le front italien. Ils portèrent le nombre de leurs divisions de 20 à 38 sous le haut commandement de l'archiduc Eugène.

Du val Giudicaria jusqu'à la mer mi-intense, un bombardement devait préparer l'offensive sans laisser soupçonner à l'ennemi quel serait le point choisi pour l'attaque.

Le 15 mai l'offensive se déclencha sur un front restreint, entre Rovereto à l'Adige et Astico.

Les Italiens forcés d'abandonner leur première ligne durent se replier sur leur principale position.

L'ennemi exerçant une pression très violente, atteignit un affluent de l'Astico, la Pasina et forcèrent les Italiens à en évacuer la vallée supérieure. Les Autrichiens attaquant toujours, contreignirent leurs adversaires à quitter leur région et à se fixer sur la ligne de résistance au Nord de l'Asiago.

La lutte devint furieuse. La 37e division italienne en particulier se distingua par sa belle résistance dans les batailles des Monts de Pria Fora et Camponolon. Fin mai cependant les Autrichiens occupèrent Arsiero et Asiago.

En juin les combats se poursuivirent, également sanglants autour de Civaron et à la Maso, dans le col de Buole et près des Montagnes de Giore. A la fin, les Autrichiens maîtres des principales hauteurs menacèrent la plaine Vénisienne.

La situation devint encore plus critique quand ils prirent Pria-Fora, mais le 5 juin ils subirent un grave échec entre les cimes de Giore et Brazzone, où l'artillerie leur occasionna de grandes pertes.

Cadorna, commandant en chef de l'armée italienne, se rendit compte du grave danger qu'il y encourait si les Au-

trichiens parvenaient à s'infiltrer entre l'Adige et l'Isonzo.

En une semaine il forma une cinquième armée pour opérer contre eux dans le Trentin. Il lança un ordre du jour énergique.

La lutte continuait, âpre, mais les Autrichiens ne firent plus de progrès. Les Italiens se défendirent comme des lions. D'ailleurs les Autrichiens durent envoyer des troupes en Galicie où les Russes firent de rapides progrès.

Le 24 juin les Autrichiens durent évacuer les positions conquises.

Les Italiens regagnèrent du terrain. Les chasseurs, avec un courage sans précédent enlevèrent aux Autrichiens tous les bénéfices de leur offensive. En août nos alliés firent une forte attaque.

Le 4 août débuta une opération sur la tête de pont de Gorizia et les montagnes méridionales de Carso. La 3e armée sous les ordres du duc d'Aoste en fut chargée. De grosses difficultés furent vaincues; en effet, il fallut hisser des pièces d'artillerie à 2 et 3000 mètres d'altitude.

Le 6 août les Italiens s'emparèrent dans la zone de Monfalcone de 8000 prisonniers dont 200 officiers.

Le 8 les premières troupes dépassèrent l'Isonzo et la cavalerie poursuivit l'ennemi.

Le 9 les Italiens entrèrent à Gorizia. Le général Autrichien Zeiler avait pris la fuite, à la tête de quinze mille habitants.

L'enthousiasme fut d'autant plus grand dans le pays que cette victoire survint après la déception des journées de mai et juin..

Les Autrichiens en débandade évacuèrent aussi la Bosnie. Les Italiens occupèrent d'autres positions, et y firent 800 prisonniers. L'ennemi avait déjà perdu 57.000 hommes dont 15.400 prisonniers.

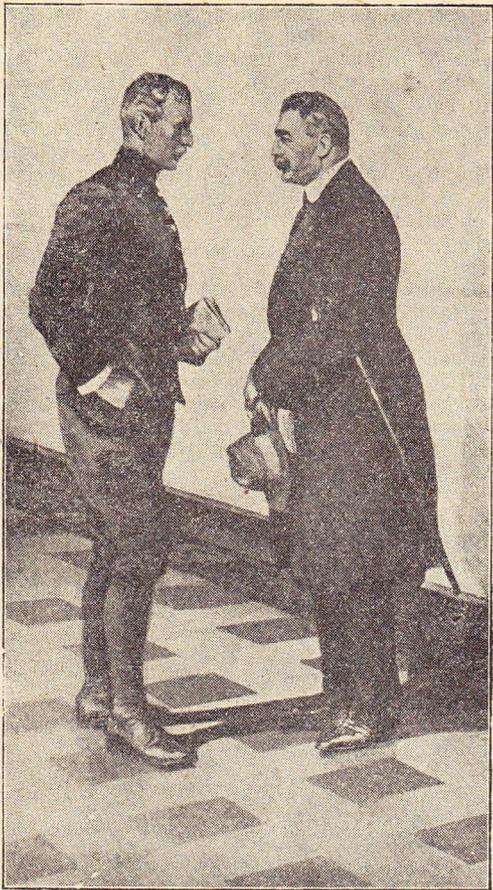
Mais là fut arrêtée l'avance de nos Alliés. Ils s'y heurtèrent à de fortes positions défensives.

L'ennemi tenta des contre-attaques près de la Tonale, dans les vallées du Ledro et de la Posina, sur les hauts plateaux de l'Asiago, dans la zone de Plava et sur le Carso.

Les Italiens progressèrent sur les pentes du mont Cauro. Les chasseurs Alpins en occupèrent, le 28 août, le sommet, à 2495 mètres.

Le 27 août l'Italie déclara aussi la guerre à l'Allemagne, donnant comme prétexte; la livraison d'armes par l'Allemagne à l'Autriche; la participation de troupes allemandes aux opérations contre l'Italie; l'ébauche, par des Allemands, du plan de campagne dans le Trentin; l'arrêt du paiement des pensions aux ouvriers Italiens, considérés en Allemagne comme sujets ennemis.

Le 14 septembre les opérations furent reprises avec d'acharnement encore. Le duc d'Aoste risqua une nou-



Le baron de Broqueville s'entretient avec le Roi Albert

velle attaque sur le Carso. Les Autrichiens avaient construits sept forts à une distance de 15 Km. Les points principaux de la bataille étaient les côtes 208 et 144. prises et reprises trois fois en trois jours. Les 14 et 15 septembre les Italiens firent 3200 prisonniers et restèrent maîtres des hauteurs.

Entre le 14 et le 30 septembre les Autrichiens tentèrent jusqu'à huit fois la reprise.

Le 10 octobre les Italiens, profitant du brouillard, enlevèrent une partie de la ligne ennemie entre Sober et Vertoiba près Gorizia. Plus de 600 Autrichiens se rendirent.

Un des obstacles les plus importants sur la route de Trieste était donc tombé malgré la défense opiniâtre des Autrichiens.

Trieste était pour les centraux la seule voie d'accès à la Méditerranée. Von Bulow avait qualifié cette ville de poumon de l'Allemagne.

Le 12 octobre les Italiens prirent 1800 nouveaux prisonniers, portant le total depuis le 6 août à 31.000.

En novembre de nouvelles luttes s'amorcèrent.

Le 1^{er}, le 11^e corps prit les deux montagnes au Sud de elVippaco, Veliki, Hriback et le Pecinka, passa la Segetti, y prit 5000 prisonniers, 2 batteries et 105 mitrailleuses.

Dans le courant de la nuit les Autrichiens livrèrent d'acharnées contre-attaques, mais en vain. Le matin les Italiens continuèrent leurs progrès et atteignirent Faith-Hrib où 3500 Autrichiens se rendirent.

La 5^e armée ennemie avait perdu 20.000 hommes des 100.000 qu'elle comportait.

Le 3 novembre les troupes du duc d'Aoste, enlevèrent de nouvelles positions, progressant toujours sur le Carso. Mais il fallut suspendre les opérations.

L'Italie s'était donc vengée de ses déboires fin 1916 : l'armée complètement réorganisée pouvait compter sur le travail de l'arrière.

L'Italie occupait alors 64 villages du Trentin avec 90.000 habitants; à l'Isonzo et sur le Carso 68 villages avec 170.000 âmes.

L'armée avait fait 65.000 prisonniers depuis août et pris 60 canons et 200 mitrailleuses.

LA LUTTE EN EXTRÊME-ORIENT

La colonie de Kiao-Tchéou — Un ultimatum japonais — La lutte pour Tsing-Tao — Capitulation de Tsing-Tao.

Jusqu'à présent pour ne pas nuire à la bonne suite des événements militaires et politiques, nous n'avons pas parlé de la lutte en Extrême-Orient. (août-novembre 1914).

Nous allons la résumer ici d'après le récit que M. Félix Ecaray en a publié dans l'« Illustration ».

La colonie allemande de Kiao-Tchéou ne date que de 1898.

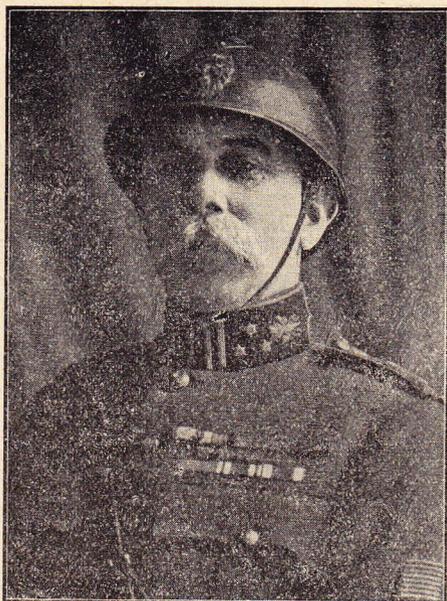
Depuis plusieurs années, l'Allemagne convoitait cette base, admirablement située, pour son escadre en Extrême-Orient. Elle entretenait un commerce important avec l'Empire chinois. L'influence allemande grandissait sans cesse dans l'Empire du Milieu, mais le prétexte désiré par l'Allemagne pour intervenir dans les affaires chinoises ne se présentait toujours pas.

Enfin, le 1^{er} novembre 1897, deux missionnaires catholiques allemands sont assassinés; comme le gouvernement chinois tarde à donner satisfaction à l'Allemagne, celle-ci mobilise sa flotte et dépêche vers les eaux chinoises une escadre sous le commandement du prince Henri, le frère même de l'empereur. Celui-ci y fait débarquer aussitôt les équipages des croiseurs, qui occupent militairement le port de Tsing-Tao.

C'est alors que la diplomatie allemande profite de l'état de chose provoqué par le conflit germano-chinois, non pour obtenir une réparation et une indemnité, mais pour exiger la cession à bail de la baie de Kiao-Tchéou.

Par un traité signé en 1898, la Chine abandonnait à l'Allemagne, et pour quatre-vingt-dix neuf ans, la baie de Kiao-Tchéou avec ses lagunes et ses îles. La superficie du territoire concédé était de 552 kilomètres carrés. La limite d'une zone neutre, enclavant toute la baie dans une étendue de 50 kilomètres à la ronde, était fixée. Dans cette zone, le gouvernement chinois n'avait pas le droit d'intervenir sans le consentement de l'Allemagne. Cette dernière, finalement, se réservait le droit d'exploitation de toutes les mines de charbon du Chantoung, ainsi que l'établissement d'un chemin de fer reliant le nouveau port allemand à l'intérieur de la province chinoise.

La ville de Tsing-Tao se trouve à l'angle Sud-Est de la baie de Kiao-Tchéou et en commande l'entrée, qui n'a pas 4 kilomètres de large. La situation du port est donc admirable et on peut dire qu'avec les canons modernes et les barrages de mines la passe est infranchissable. Une ceinture de collines, d'une altitude moyenne de 200 mètres, couvre la ville du côté de la terre. D'importants travaux de fortification avaient été entrepris avant la guerre. La ville était défendue par un certain nombre de forts et de batteries complètement achevés. Placés sur une série de collines qui abritent le port, armés de pièces lourdes, ces forts commandaient toute la région et dominaient toute la côte. Une première ligne, située à environ 5 kilomètres de la ville, comprenait les forts Iltis et Siao-Tchoun-Tchan, ainsi que la batterie de Tai-Toung-Tchen. Une seconde, à 2 kilomètres en arrière, était constituée par les forts Molke-Bismarck et Kaiser. La rade extérieure était défendue par les six forts des baies Iltis et Auguste-Victoria, ainsi que par le fort d'Huchuin-Huk; la rade intérieure par les quatre forts de la presqu'île commandant la passe.



Le général Van Acker

« La disposition de tous ces forts est telle qu'ils peuvent agir complètement, indépendamment les uns des autres. Des machines placées dans chaque fort fournissent la lumière, la force, la vapeur dont il a besoin. Des salles de repos pour les artilleurs sont placées auprès de chaque canon. Chaque fort possède une quantité de provisions suffisantes pour faire supporter à ses occupants un long siège. Point très important: la houille, se trouvant sur place, n'a pas besoin d'être importée. Deux mines de charbon sont à proximité de la ville. Dans les collines, sur des plates-formes creusées dans le roc, sont disposés des canons de siège qui commandent toute la baie et la presqu'île. » (D'après la « Neue Preuss-Kreuzzeitung », octobre 1914.) Le port, abrité du côté de la mer par une chaîne de collines dominant la côte, défendu par une série de forts modernes, tous achevés et bien armés, avait donc peu à craindre d'une attaque par mer; l'attaque par terre seule était redoutable. Car, comme Port-Arthur, Tsing-Tao est située à l'extrémité d'une presqu'île. Cette situation facilite les opérations de l'assaillant; une fois la base de la presqu'île occupée par une troupe solidement retranchée d'une rive à l'autre, la place est coupée de ses communications avec le reste de la colonie et privée de tout secours; sa chute n'est plus qu'une question de jours.

Mais l'importance de Tsing-Tao ne résidait pas seulement dans sa situation militaire; sa situation commerciale était excellente.

Quant à la colonie elle-même, ce n'était en somme qu'un simple comptoir. Sa superficie était de 552 kilomètres carrés; sa population comprenait 100.000 indigènes, 2.000 blancs et environ 5.000 hommes de troupe. Le climat est bon, froid en hiver (— 10°), chaud et humide en été. L'exploitation dans la colonie était nulle. Pourtant, le chiffre des affaires, qui était de 2 millions de taëls en 1899, atteignait 47 millions en 1911. Le commerce, provenant de l'exportation (par cargos allemands) des produits végétaux et minéraux des riches provinces du Chantoung et de l'importation des produits allemands, s'élevait à plus de 80 millions de francs en 1913 (36 millions pour l'exportation, 46 millions pour l'importation). Il rapportait à l'Allemagne un bénéfice de 57 millions de francs par an.

De grosses maisons commerciales s'étaient constituées à Kiao-Tchéou: société des mines du Chan-

toung (production annuelle: 600.000 tonnes de charbon); société du chemin de fer du Chantoung (où plus de 54 millions de marks ont été placés); Banque allemande d'Asie; Distilleries et Brasseries de Tsing-Tao, etc.

Le réseau ferré comptait 436 kilomètres. Il était donc très développé, vu l'étendue de la colonie.

Tsing-Tao était le point d'attache des forces navales et militaires allemandes en Orient; c'est ce qui en faisait son extrême importance en cas de guerre.

Chaque année, les équipages des croiseurs y venaient faire des exercices de tir et de débarquement; les bâtiments y venaient en outre pour charbonner et se faire réparer.

L'escadre allemande d'Asie Orientale, qui avait Tsing-Tao comme base, comprenait :

Deux croiseurs cuirassés: « Scharnhorst » et « Gneisenau ». Ils avaient quitté le port vers la fin de juin 1914 et se trouvaient, à la déclaration de guerre, à l'île Ponape.

Trois petits croiseurs protégés très rapides: « Leipzig », « Nürnberg » et « Emden ». Les deux premiers croisaient sur les côtes de l'Amérique du Nord. Le dernier, lui, se trouvait sur les côtes méridionales du Japon, non loin de Tsing-Tao.

Dans le port se trouvaient quelques vieux bâtiments sans aucune valeur militaire. C'étaient :

Le croiseur protégé autrichien « Kaiserin-Elisabeth », de la classe des croiseurs légers, lancé en 1890, refondu en 1906, déplaçant 3.937 tonnes. Il était armé de huit pièces de 150 ^{m/m} et avait un équipage de 424 hommes.

Le croiseur non protégé allemand « Cormoran », de 1.545 tonnes, ayant un équipage de 165 hommes, dont 8 officiers, lancé en 1892.

Les canonnières « Tiger », « Jaguar », « Iltis », et « Fuchs » (1893), de 886 tonnes et de 125 hommes d'équipage.

Le torpilleur « S-90 », lancé en 1899, de 400 tonnes (53 hommes d'équipage).

Le destroyer « Taku » (1898), de 280 tonnes, et, enfin le poseur de mines « Ruchin ».

Vers le 3 ou 4 août 1914, l'« Emden », au large des côtes de Corée, capture le vapeur russe « Rezan » qui se rendait à Vladivostok. Le croiseur allemand conduit sa prise à Tsing-Tao et la transforme en croiseur auxiliaire, en transbordant l'équipage et l'armement du « Cormoran » sur le bâtiment capturé qui reprit la mer sous le nom de « Cormoran ».

De même, le « Prinz-Eitel-Friedrich » (8.800 tonnes, du Nord Deutscher Lloyd), qui se trouvait à Changhaï à la mobilisation, fut converti en croiseur auxiliaire à Tsing-Tao, où il s'était rendu sur un ordre de l'Amirauté allemande, les canonnières « Fuchs » et « Tiger » lui remirent des mitrailleuses, 12 canons de 37 ^{m/m} et 4 de 105 ^{m/m}. Le 6 août, sous les ordres du capitaine de frégate Thierichens, commandant de la « Fuchs », et accompagné du « Cormoran », ex-« Rezan », le « Prinz-Eitel-Friedrich » quitta Tsing-Tao. Le « Rezan », ainsi que l'« Emden », qui avait pris la mer accompagné de quatre charbonniers, rejoignit peu après l'escadre de von Spée, que l'« Emden » quitta d'ailleurs le 22 août, pour aller pratiquer la guerre de course dans l'océan Indien, pendant que l'escadre allemande, qui allait se retrouver au complet à l'arrivée du « Dresden », faisait route vers l'Amérique du Sud.

Les navires japonais que ne retenait pas l'action devant Tsing-Tao, explorèrent, en compagnie de l'escadre anglaise et de l'escadre australienne, le Pacifique et l'océan Indien. La chasse aux corsaires allemands commença.

On sait d'ailleurs ce qu'il advint de ces cinq infortunés croiseurs. L'« Emden » fut coulé à l'île des Cocos. Les quatre autres terminèrent leur carrière à la bataille des Falkland.

D'autre part, la garnison de la forteresse de Tsing-Tao était d'environ 4.400 hommes; elle com-



Le roi Albert visite le terrain conquis sur l'ennemi.

prenait cinq compagnies d'infanterie, cinq sections de mitrailleuses, une batterie de campagne, une compagnie de génie, cinq batteries d'artillerie de marine, 500 hommes d'armes diverses et environ 2.500 réservistes. C'était le point faible de l'organisation allemande.

En août 1914, la flotte japonaise possédait 18 cuirassés d'un déplacement total de 215.000 tonnes; 14 croiseurs de bataille donnant un déplacement de 168.000 tonnes; 16 petits croiseurs (61.700 tonnes, 20, à 23 nœuds), 52 destroyers, 16 torpilleurs, 13 sous-marins.

Deux escadres placées sous les ordres de l'amiral Kato furent employées contre la colonie allemande. Une escadre anglaise, composé de cuirassés anciens, comme le «Triumph», les rejoignit vers la mi-septembre. Le rôle de la flotte fut d'aider le débarquement, de réduire au silence les batteries ennemies ainsi que les canonniers allemands, enfin d'effectuer un étroit blocus.

Les troupes de terre, commandées par les généraux Tuanchi, Hesagowa et Yamato, étaient placées sous les ordres du général Kamio, commandant en chef. Un détachement de 2.500 soldats anglais et indiens, commandé par le général de brigade Barnardiston, vint plus tard collaborer avec les Japonais.

Par l'apparition de l'Angleterre aux côtés des Alliés, les éléments allemands de Kiao-Tchéou s'étaient trouvés bloqués complètement. Les communications de la colonie avec la mère patrie étaient coupées par la flotte britannique. Dans ces conditions, il était à prévoir que le gouvernement du mikado, fidèle à la parole donnée, exécuterait son traité d'alliance avec l'Angleterre et ne résisterait pas à la tentation légitime de se dresser à côté des puissances libérales d'Occident pour prendre possession des territoires guettés d'un œil jaloux depuis longtemps, territoires qui donneraient à l'empire japonais la maîtrise indiscutable de la Chine du Nord.

« Par l'intermédiaire de son ambassadeur à Berlin, annonçait une dépêche communiquée le 16 août 1914 à la presse par le ministère des Affaires étrangères français, le gouvernement japonais a fait remettre au gouvernement allemand un ultimatum qui a été également communiqué à l'ambassadeur d'Allemagne à Tokio dans l'après-midi d'hier (15 août).

» Le gouvernement japonais demande au gouvernement allemand: 1° de retirer des eaux japonaises et chinoises ses bâtiments de guerre ou de

les désarmer; 2° d'évacuer dans le délai d'un mois le territoire du protectorat de Kiao-Tchéou.

» Le gouvernement japonais se réserve éventuellement de restituer ce territoire à la Chine.

» Dans la déclaration qui accompagne cet ultimatum, le gouvernement japonais insiste sur la nécessité de respecter les intérêts en vue desquels fut conclue l'alliance anglo-japonaise, ainsi que son désir d'éviter toute cause de trouble dans les mers d'Extrême-Orient.

» Avant d'agir, le gouvernement japonais réglera son attitude de concert avec l'Angleterre. »

Dans la note qu'il avait remise à l'ambassadeur d'Allemagne à Tokio pour lui notifier ses demandes et l'ultimatum dont il les appuyait, le gouvernement nippon déclarait que, fidèle au principe de l'intégrité de la Chine, il bornerait son action éventuelle en territoire chinois aux limites du protectorat de Kiao-Tchéou. Le terme de l'ultimatum qu'il adressait à l'Allemagne au sujet du retrait de ses navires des eaux chinoises et de l'abandon de Kiao-Tchéou expirait le 23 août à midi.

On pouvait dès ce jour considérer le Japon en état de guerre avec l'Allemagne.

Le 22 août, les sujets japonais quittaient la colonie allemande avec leurs femmes et leurs enfants, la réponse négative de Berlin à l'ultimatum japonais paraissant certaine. Le Japon faisait transmettre ce même jour, à son chargé d'affaires en Allemagne, l'ordre de quitter Berlin dans l'après-midi du lendemain, s'il n'avait pas reçu de réponse satisfaisante.

Une escadre japonaise convoyant un grand nombre de transports chargés de troupes était en même temps dépêchée dans les eaux chinoises, toute prête à commencer les hostilités à l'expiration de l'ultimatum.

Le représentant diplomatique du Japon recevait enfin le 23 août la réponse verbale du gouvernement allemand :

Celui-ci n'avait, disait la note officielle communiquée par Berlin, aucune réponse à faire à la demande du Japon; par conséquent il se voyait obligé de rappeler son ambassadeur à Tokio, et de donner ses passeports au chargé d'affaires japonais. Le Japon, le même jour, à midi, déclarait la guerre à l'Allemagne.

Le 24 août le mikado donnait l'ordre à son armée et à sa marine de commencer immédiatement les hostilités avec toutes leurs forces.

L'ambassadeur d'Allemagne, ainsi que tous les secrétaires de l'ambassade, parmi lesquels se trou-



Le Roi Albert passe l'inspection d'une section de la Croix-Rouge, au front.

vait le fils du baron de Schœn, l'ambassadeur allemand en France, quittait le Japon le 27, accompagné des consuls allemands.

Le 25, le gouvernement japonais faisait publier une longue note déclarant que la politique du gouvernement, approuvée par l'empereur, consistait à agir en toutes circonstances, dans le présent et l'avenir, en plein accord avec les conditions de son alliance avec l'Angleterre, ses traités d'entente avec les Etats-Unis et les engagements qu'il avait pris avec la Chine.

Le même jour, l'Autriche-Hongrie, se solidarissant avec l'Allemagne, déclarait la guerre au Japon.

Pendant ce temps, à Tsing-Tao, les navires et les forts allemands se préparaient à la résistance. Un message de Berlin ordonnait à la garnison d'opposer aux Japonais une résistance acharnée. Les monuments pouvant permettre aux assaillants le réglage de leur tir, étaient détruits, la garnison faisait en outre sauter le chemin de fer de la zone de défense et rasait les villages chinois.

Le conflit germano-japonais allait entrer dans la phase des hostilités.

Le 27 août, vers midi, une escadre japonaise, arrivée devant la colonie allemande depuis quelques jours déjà, signifiait par T. S. F. le blocus de toute la côte du territoire allemand de Kiao-Tchéou.

Dans la journée, les Japonais débarquaient des détachements de troupes dans les petites îles de Tchu-Tcha-Tao et de Tai-Kung-Tao, îles qui devaient servir aux assaillants de points d'appui et de dépôts d'approvisionnements. Leurs torpilleurs et canonnières posaient des mines à l'entrée de la baie.

Le 28, une escadre composée de deux cuirassés japonais, « Suwo » (battant pavillon de l'amiral Kato) et « Tango », du cuirassé anglais « Triumph » et d'une nombreuse flottille de torpilleurs établit le blocus de la colonie et commença à bombarder les ouvrages défendant l'entrée de la baie. Les forts ripostèrent en tirant leurs premiers obus contre six petits croiseurs qui subirent d'ailleurs

ce feu sans aucun dommage.

Le 29 arrivait devant Tsing-Tao une deuxième escadre japonaise.

Celle-ci avait reçu la mission de surveiller les voies de communication avec le Nord de la Chine : la première était d'rectement engagée dans les opérations contre Tsing-Tao. Une flottille opérant dans la baie de Lao-Chan repoussait, le 15 septembre, une reconnaissance ennemie. Le 20 septembre, les Japonais connurent leur première perte maritime : un de leurs torpilleurs était coulé à l'entrée de la baie de Kiao-Tchéou. Tels furent les seuls faits d'ordre maritime intervenus pendant les deux premiers mois de la guerre.

Le 12 septembre, les aviateurs de la marine opérèrent une exploration dans la baie de Tsing-Tao. « Ils revinrent, annonça le communiqué nippon relatant cet exploit, avec des traces de projectiles sur leurs appareils. »

Des détachements de troupes japonaises avançaient à travers la péninsule du Chantoung pour prendre possession de la zone non fortifiée qui entourait le territoire proprement allemand de Tsing-Tao. Ils faisaient sauter de nombreuses fougasses, mais les grandes pluies et l'obligation d'établir un chemin de fer de campagne pour transporter leur matériel d'artillerie arrêtaient leur marche en avant.

Seule, la cavalerie japonaise et des troupes d'éclaireurs avançaient avec rapidité. Ces derniers s'emparaient le dimanche 14 septembre de la gare de Kiao-Tchéou; le 12, la cavalerie avait occupé Tsimo, à 16 kilomètres hors de la zone de Tsing-Tao. Elle ne signalait aucun ennemi au Nord de la rivière Paï-Cha, rivière frontière de la concession allemande de Tsing-Tao.

Un autre détachement japonais prenait pied, du 2 au 5 septembre, sur la côte allemande de Lung-Kao et marchait sur Heïta, près de Kiao-Tchéou.

Mais le véritable corps expéditionnaire, celui à qui devait revenir l'honneur d'enlever la forteresse allemande, débarquait les 18 et 19 septembre 1914, avec la coopération de la flotte, de gros ef-



Soldat Montagnard Italien

fectifs dans la baie de Lao-Chan. (Cette baie allait devenir d'ailleurs la base de débarquement des troupes alliées opérant contre Tsing-Tao.) Il s'emparait de plusieurs canons et d'une grande quantité de munitions.

Le 24, un détachement de troupes anglaises, sous le commandement du général de brigade Barnardiston, commandant les forces anglaises du Nord de la Chine, était débarqué dans la baie de Lao-Chan, afin de participer aux opérations. Le débarquement s'effectuait dans d'excellentes conditions et sans incident.

Les opérations contre la colonie allemande allaient entrer dans une période active.

Le général Kamio, commandant en chef des troupes débarquées à Lao-Chan, ayant remarqué que les défenses allemandes établies en avant de la colline Prinz-Heinrich (cote 398) étaient particulièrement faibles et insuffisantes, fit attaquer cette ligne de fortifications, dès le 19, vers Win-Ho-Huang (13 milles dans l'Est de Tsimo). La lutte dura toute la journée, et, au coucher du soleil, cette importante position, fortifiée et garnie de mitrailleuses, fut évacuée par l'ennemi qui y abandonna des approvisionnements.

Poursuivant l'ennemi en retraite, les Japonais occupèrent la ligne des collines s'étendant entre les rivières Litsun et Ta, position avantageuse dominant tout le pays et d'où tous les forts de Tsing-Tao pouvaient être bombardés.

D'autres troupes débarquaient à Lao-Chan pendant ce temps et venaient renforcer les premiers contingents.

Le 26, les principales forces alliées prenaient contact avec l'ennemi qui occupait fortement les hauteurs situées entre les rivières Paï-Cha et Litsun. Les Japonais engagèrent le combat aussitôt, et, « l'attaque ayant eu l'eu plus tôt qu'elle n'avait été prévue, l'action se trouva abrégée ». (Communication officielle japonaise.)

A l'aile droite japonaise, après un court mais

violent combat, les défenses allemandes, comprenant plusieurs lignes de retranchement, étaient enlevées et l'ennemi rejeté dans Tchaf-Ko. Poursuivis, les Allemands abandonnaient pendant la nuit du 26 l'important massif de collines de Tung-Liu-Choui, laissant entre les mains des Japonais une cinquantaine de prisonniers et quatre mitrailleuses. Les pertes allemandes étaient fortes.

Le lendemain, les troupes alliées atteignaient Nu-Ku-Kou, sur la baie de Kiao-Tchéou, mais leur marche en avant était arrêtée par le tir de la flotte ennemie. Toute la journée, l'aile droite japonaise fut canonnée par les quatre bâtiments allemands, « Ilitis », « Jaguar », « S-90 » et « Kaiserin-Elisabeth ». Vers le soir, des hydravions japonais s'élevèrent et, réglant le tir des navires de la flotte, firent cesser cette collaboration des bâtiments ennemis et obligèrent la canonnière « Ilitis » à se retirer. Interrompue pendant la journée du 27, l'avance fut reprise le long de la côte pendant la nuit et le lendemain 28, Tsang-Kou était atteint par les éclaireurs japonais.

A l'aile gauche, après avoir traversé le Litsun-Ho, les troupes alliées s'étaient emparées des hauteurs situées à l'Ouest de cette rivière. Poursuivant leurs succès, les Japonais enlevaient, le 27, Tchang-Tsun et s'établissaient le long de la rive droite du Litsun-Ho et du Tchang-Tsun-Ho, à environ 12 kilomètres au Nord-Est de Tsing-Tao.

Le 28, à l'aube, Japonais et Anglais reprirent l'attaque des nouvelles positions allemandes, situées à environ 4 kilomètres de la ligne principale de défense. Malgré une résistance acharnée et un feu très meurtrier des forces adverses de terre et de mer, les alliés avaient à midi chassé l'ennemi de toutes les collines situées sur la rive droite du Litsun-Ho. Les hauteurs dominant la ligne de résistance allemande étaient enlevées. Les attaques avaient été soutenues par un bombardement sérieux de la place par les cuirassés « Suwō », « Tango » et « Triumph », qui écrasèrent la ville et les forts sous leurs obus de 30 et de 254. Les forts ripostèrent.

Le lendemain 29, les Japonais bombardaient deux forts de la place. Un seul répondait, sans aucun résultat d'ailleurs.

Le 2 octobre, vers huit heures du soir, la 3e compagnie du détachement de marins attaqua vigoureusement les nouvelles positions japonaises. Surpris, nos alliés reculèrent, abandonnant les collines conquises le 28 septembre, mais une énergique contre-attaque, conduite dès le lendemain par les troupes japonaises, rétablissait la situation aussitôt. Les Allemands, attaqués par des forces supérieures, se repliaient et regagnaient leurs anciennes tranchées.

Ainsi donc, l'armée allemande avait adoptée une défense passive, reculant peu à peu devant la poussée du corps expéditionnaire anglo-japonais. Dès le 25 septembre, la situation commençait à être précaire pour l'ennemi. Les alliés, à cette date, tenaient une ligne partant de Tsang-Kou, sur la baie de Kiao-Tchéou, passant le long des rivières Tchang-Tsun-Ho, Litsun-Ho et Ta-Ho et aboutissant à Sha-Tsé-Ku, sur la mer de Chine. La ligne de bataille décrivait un vaste arc de cercle situé à une distance variant de 10 à 15 kilomètres environ de Tsing-Tao et ayant cette dernière ville pour centre.

Par une manœuvre hardie, et après quelques sérieux combats d'avant-garde, les Japonais avaient établi une solide barrière d'une rive à l'autre de la presqu'île, coupé la place de ses communications avec le reste de la colonie. Le port était bloqué, certains points importants de la colonie étaient solidement tenus par les alliés, la forteresse était complètement investie.

C'est à cette époque que les troupes japonaises commencèrent l'occupation de toute la ligne du chemin de fer allemand de Tsing-Tao à Tsi-Nan-Fou,



Combat de rue entre les Italiens et les Autrichiens à l'Isonzo.

Suivant la voie ferrée du Chantoung, elles occupèrent Tsin-Goha-Fou le 6 octobre ; le 8, elles entraient à Tsi-Nan-Fou, où elles capturaient tout le matériel roulant assemblé à cet endroit, point terminus de la ligne.

Cette occupation du chemin de fer suscita un certain conflit entre les cabinets de Tokio et de Pékin.

La Chine adressa au Japon une protestation au sujet de l'occupation « en territoire chinois » d'une ligne de chemin de fer appartenant seulement à une société allemande. Le gouvernement japonais répondit en faisant remarquer au gouvernement de Pékin que cette ligne avait été construite par l'Allemagne, était administrée par cette puissance qui s'en était servie pour ravitailler la forteresse investie. Il était impossible stratégiquement de permettre à l'ennemi de contrôler le trafic du chemin de fer durant les opérations.

Un accord intervint au sujet du contrôle du chemin de fer. Les troupes chinoises stationnées près de la voie ferrée n'étaient pas inquiétées. L'administration était laissée temporairement entre les mains des Japonais et le trafic était dirigé par les Chinois. Ceux-ci, cependant, refusaient d'accepter la revendication du Japon aux droits d'occuper le chemin de fer en le considérant comme une extension du territoire cédé aux Allemands. La question de l'attribution de la ligne était donc laissée en suspens jusqu'à la fin des hostilités.

Les autorités allemandes avaient informé la Chine, au début de l'avance japonaise, qu'elles étaient disposées à lui remettre la voie ferrée, mais elles prévenaient le gouvernement chinois que, si les forces militaires du Japon continuaient leur mouvement d'avance vers l'Ouest, elles feraient sauter tous les ponts et brûleraient toutes les gares dans le secteur Wei-Hsien-Tsi-Nan-Fou. La rapidité de l'avance japonaise seule empêcha les autorités allemandes d'exécuter leur menace.

Le bombardement du front de mer se continua

presque chaque jour à partir du 28 septembre. Les canonnières allemandes semaient des mines dans la rade extérieure de Tsing-Tao. Les torpilleurs et les dragueurs japonais procédaient activement, sous le feu des forts, à la destruction de celles-ci, ce qui n'allait pas sans danger. Un de ces dragueurs était détruit par une mine vers la fin de septembre, un autre était gravement endommagé. Quelques jours plus tard, les canons de siège japonais coulaient le destroyer allemand « Taku ».

Le 6 octobre, appuyant une contre-attaque allemande, la canonnière « Iltis » est prise sous le feu des pièces de siège japonaises. Elle se retire après avoir échangé quelques obus avec les Japonais.

Le 8 octobre, les canonnières « Tiger » et « Fuchs », ainsi que le croiseur « Cormoran », tous trois désarmés, sont coulés dans la baie de Kiao-Tchéou.

Le 10, un avion allemand tente, vainement d'ailleurs, de survoler les dragueurs de mines japonais et de jeter des bombes sur eux. Un aviateur japonais l'attaque et le repousse.

Le 12, deux croiseurs japonais, le « Chitose » et le « Takachiho », réduisent au silence la canonnière « Iltis », ainsi qu'un fort qui bombardait les troupes alliées.

Le 14, toute l'artillerie lourde japonaise commença un bombardement violent des positions allemandes. La flotte y coopérait. Une division de l'escadre entreprenait, dans la matinée, le bombardement des fortifications du front de mer. Les forts Iltis et Kaiser étaient en partie détruits. Le fort Huchuin-Huk reçut, à lui seul, plus de cinquante obus de 305 mm., sans compter les autres projectiles de calibre inférieur. Malgré ce feu violent, le fort continua son tir. Atteint par un obus de 240 au pied du grand mât, le cuirassé anglais « Triumph » fut obligé d'interrompre le tir. Il disparut pendant une semaine. Ce fut le seul bâtiment allié qui eut à souffrir du feu des batteries et des forts allemands. Le même jour, la canonnière « Jaguar » était légèrement avariée.